Soni Foto

LANGUES COMMUNES

Soni Foto

Langues communes

LibreOffice. Libre texte.

Soni Foto, 2025.

I — Être mise là, trop tôt

- Médecin, mais pas celui-là

- Quand l’interprète se trompe

- Ce n’est pas la langue qui me fatiguait, mais le fossé

- Une bonne copie trop lucide

- Un pour cent en moins

Interlude : Grrgrrgrrr — Le français sonne comme de l’arabe

Médecin, mais pas celui-là

J’avais dix ou onze ans.
Ma mère m’a dit :
— Tu vas accompagner untelle chez le médecin.

Je n’ai pas posé de questions.
« Médecin », pour moi, c’était simple : mal de gorge, fièvre, ouvrir la bouche, dire « aaah », puis rentrer avec une ordonnance.

La dame portait une robe.
On a marché ensemble, sans trop parler.
Elle ne parlait pas français.
Moi, si. Assez pour qu’on me demande de faire l’interprète.

Mais ce n’était pas ce genre de médecin.
Pas de thermomètre. Pas de sirop.
Une salle blanche, un bureau discret, une ambiance trop calme.
Et surtout : un homme, en blouse, derrière un bureau.

Je ne savais pas que c’était un gynécologue.
Je ne savais même pas que ce métier existait.
Dans ma tête d’enfant, une femme ne se mettait à nu que devant ses parents si elle était petite, ou devant son mari si elle était mariée.
Mais elle s’est allongée. Elle a écarté les jambes. Et moi, je regardais.

Il a fallu traduire.
Il a fallu écouter, répéter, expliquer.
Des mots que je ne comprenais pas toujours.
Des gestes que je ne savais pas nommer.

Le médecin ne m’a rien dit. Il ne m’a pas proposé de sortir.

Il aurait pu.

Mais il ne l’a pas fait.

Il avait besoin que quelqu’un traduise.

Et peut-être qu’en cas de malentendu, il savait qu’il pourrait dire : il y avait une interprète.

Moi, je n’étais pas là comme témoin.

Je n’étais pas là par choix.

J’étais là parce qu’on m’y avait mise —

Sans me demander si j’étais prête,

ou même si j’en avais le droit.

Ce jour-là, j’ai compris deux choses :

Que certains rôles sont trop lourds pour une enfant.

Et que le confort des uns repose parfois sur le silence des autres.

***

Quand l’interprète se trompe

Dans ma famille, tous les enfants sont passés par là.
On traduisait. On interprétait. Gratuitement. Naturellement.
On savait faire. On était les plus jeunes, mais on savait.

Il y avait les cas simples : rendez-vous, papiers, école.
Et il y avait les cas graves : accidents, décès, tribunaux.

Dans ces moments-là, on faisait appel à l’aînée.
Elle était fiable. Elle trouvait les mots. Elle inspirait confiance.

Mais parfois, elle ne pouvait pas venir.
Trop de cours. Trop loin.
Alors ma mère disait :
— Qu’une autre y aille. C’est pareil, non ?

Mais non. Ce n’était pas pareil.
Ce n’était jamais pareil.

Un jour, quelqu’un a mis des mots sur ce que tout le monde savait :
Quand tout va bien, on se félicite.
Quand ça dérape, c’est l’interprète qu’on accuse.

C’est parfait, l’interprète.
Elle est entre les deux. Ni plaignante, ni coupable.
Presque invisible — jusqu’à ce qu’on cherche un responsable.

Quand ça coince, c’est elle qu’on montre du doigt.
Elle a mal traduit. Elle n’a pas bien expliqué. Elle a confondu.

Personne ne dit que les mots étaient flous.
Ou que les faits étaient ambigus.
Personne ne dit que la situation était injuste dès le départ.

L’interprète, c’est pratique :
c’est elle qu’on oublie — sauf quand il faut lui faire porter le poids.

***

Ce n’est pas la langue qui me fatiguait, c’était le fossé

> ***« Le langage, avant de signifier quelque chose, signifie pour quelqu’un. » — Jacques Lacan***

J’étais interprète assermentée. Pas à plein temps, ni comme métier principal. C’était un service rendu, une continuité de ce que j’ai toujours fait : prêter ma voix quand il le fallait. J’intervenais dans des affaires civiles, pénales, parfois devant des juridictions administratives. Une activité en marge, mais pas anodine.

Je faisais mon travail avec rigueur, loyauté, précision. Je croyais, comme beaucoup, que rendre la langue accessible rendait aussi la justice plus juste.

Mais peu à peu, une gêne s’est installée. Pas à cause des mots eux-mêmes. C’était ailleurs : dans le déséquilibre des voix.
Je voyais, à chaque audience, le fossé entre ceux qui parlaient la langue du droit — fluide, codée, bien rodée — et ceux qui, même dans leur propre langue, ne comprenaient pas ce qu’on leur disait. Des gens perdus, parfois tétanisés, qui disaient oui à tout parce qu’ils ne savaient pas où ils étaient tombés.
Moi, j’étais entre les deux. Ma voix était censée rétablir l’équilibre. Mais je traduisais des phrases que je savais incompréhensibles. Je prêtais des mots à des personnes qui n’avaient même pas les outils pour y répondre. Je n’étais plus un lien. J’étais un filtre dans un dispositif verrouillé.
Un jour, sans scandale, sans drame, j’ai décidé d’arrêter. Pas parce que je ne voulais plus aider. Mais parce que je ne voulais plus participer à un dialogue faussé. Un dialogue où seuls les initiés avaient le droit d’être entendus.
Certains diront que j’ai fui. Que j’ai abandonné ceux qui avaient besoin de cette voix-là. Je ne crois pas. J’ai continué à traduire ailleurs, gratuitement, là où je sentais que c’était juste. Là où la parole circulait encore.
Dans les tribunaux, il restait le décor, les robes, les mots précis. Mais le langage, lui, ne circulait plus. Il enfermait.
Et moi, je n’étais pas là pour enfermer davantage.

***

Une bonne copie trop lucide

C'était une dissertation. Une remarque manuscrite en marge. Deux points en moins. Pas pour une faute, mais pour un point de vue.

J'étais au lycée, en classe de français. Nous avions une dissertation à rendre. Je ne me souviens plus de l'intitulé exact, mais je sais ce que j'ai voulu faire : parler de la guerre, dans tous les sens du terme — les querelles, les conflits, le chaos, et ce mot qu'on utilise à tort et à travers pour désigner parfois des choses bien plus petites que la guerre, et parfois pour éviter d'en voir la gravité.

Dans ma copie, j'avais écrit cette phrase : « Quand on veut la guerre, on trouve toujours une bonne raison de la justifier. »
C'était une expression familière, une observation de mon âge. Rien de provocateur. Plutôt une lucidité un peu brute.

Quand la professeure m'a rendu la copie, il y avait deux notes. La première, 15/20, était barrée. En dessous, 13/20, avec un commentaire manuscrit. Elle me dit : « Les Américains se sont tout de même excusés pour le Vietnam. »

Je n'avais cité aucune guerre. Mais elle, elle m'a parlé du Vietnam. Comme si ma phrase visait directement cette guerre-là. Comme si l'usage d'un mot — la guerre — devait passer par une validation historique, politique, idéologique.
Je me souviens du trouble plus que de la colère. Je n'ai pas protesté. J'étais jeune. Et puis j'avais déjà compris, ce jour-là, que parfois, la lucidité n'est pas récompensée. Qu'il ne suffit pas d'écrire juste. Il faut encore que ça entre dans les bonnes cases.

Ce souvenir m’est revenu plus tard, souvent, dans d’autres cadres. Au travail. Dans des réunions. Des projets. Des entretiens. Dire les choses trop clairement, trop simplement, trop tôt, c’est risquer de sortir du cadre. De déplaire. D’être perçu comme dérangeant.

Il m’a fallu du temps pour réapprivoiser cette clarté-là. Pour oser à nouveau écrire ce que je pense, même si ça bouscule un peu. Même si ça ne plaît pas tout de suite.

Aujourd’hui, c’est moi qui écris. Et cette fois, je rends ma copie ailleurs.

***

Un pour cent en moins

J’avais huit ans quand j’ai été renversée.

Nous partions en voiture pour les vacances de Pâques, en famille, comme souvent. On quittait la ville pour rejoindre l’oncle et les cousins, à la campagne. À une trentaine de kilomètres de l’arrivée, l’accident. Je me souviens de tout. Les bruits, le choc, le chaos.

Je suis restée trois mois à l’hôpital. Le corps cassé, rafistolé. Je suis rentrée à temps pour la fin des vacances d’été, juste assez pour commencer l’année scolaire dans le nouveau village, celui "juste à côté de l’église".

Je suis arrivée à l’école comme si de rien n’était. J’étais là, et c’était l’essentiel. L’année avance. Quelques mois plus tard, je dois m’absenter une semaine : une opération prévue depuis longtemps, un soin post-hospitalisation. L’instituteur est prévenu, tout est en ordre.

Je reviens.

Les tests de fin d’année arrivent.

Je passe les épreuves, je fais de mon mieux. J’obtiens 84%. L’instituteur me tend la feuille. Il sourit, puis se penche vers moi.

« Tu as été absente une semaine. Je vais t’enlever un pour cent. Ça fera 83. »

Un pour cent.

Rien du tout, dirait-on.

Mais je savais.

Le 84%, c’était pour l’autre élève. Pas pour moi.

***

Interlude : Grrgrrgrrr — Le français sonne comme de l’arabe

À force de m’entendre parler français au bureau, mes collègues étrangers ont fini par s’interroger à voix haute. On a discuté des langues : leurs sons, leurs attraits, les difficultés d’apprentissage.

Je leur ai demandé, curieuse :

— Et le français, alors ? Comment vous le percevez ? Le son, la musique de la langue ? Vous aimez ?

Ils ont réfléchi, un peu gênés. Puis l’un a dit, très sincèrement :

— C’est une langue fort gutturale. Un peu comme l’arabe, tu vois… grrgrrgrrr, dans la gorge.

Ils ont tous acquiescé. Pour eux, c’était clair : le français faisait grrgrrgrrr.

Je n’ai rien dit.

Je parle grrgrrgrrr couramment.

***

II — Langues absentes, langues impuissantes

- Même les lettres sont des masques

- Effondrement de la communication

- Témoin

- Juste à côté de l’église

Même les lettres sont des masques

Des années après mes études, forte d'une solide expérience professionnelle, je continue à entretenir mes langues.
Certaines que je parle couramment.
D'autres que je veux garder vivantes, ne pas laisser rouiller.

Alors je m'inscris à des ateliers, des cours de remise à niveau.
Un jour, je commence une nouvelle session.
On nous donne une fiche à remplir.
Classique : nom, prénom, langue étudiée.

Deux lignes me figent :
« Quelle est votre langue principale ? »
Et juste en dessous :
« Quel est l'alphabet de votre langue d'origine ? »

Je comprends aussitôt : ici, on ne veut pas seulement savoir ce que je parle.
On veut pouvoir me classer.

Et en effet, lors de la composition des groupes, la répartition se fait ainsi :
ceux dont la langue utilise l'alphabet latin d'un côté.
Les autres — arabe, cyrillique, autres systèmes — de l'autre.

Je pourrais rejoindre le premier groupe, sans discussion.
La langue de mes parents s'écrit avec des lettres latines.

Mais pas exactement celles qu'on croit.
Il y a des trémas, des cédilles, des accents inconnus du français.
Et même les lettres familières ne se prononcent pas toujours de la même façon.

Alors je comprends :
Même quand tout semble familier, on peut encore se tromper sur moi.
Même avec les mêmes lettres, je ne dis pas les mêmes choses.

Et surtout :
Ce qu'on appelle « alphabet » ici n'est qu'un prétexte à trier les corps et les voix,
comme s'il suffisait d'un costume écrit pour saisir une trajectoire humaine.

Les lettres sont des masques.
On croit que l'écriture dit tout.
Mais l'alphabet ne raconte jamais l'histoire entière.

Je remplis la fiche.
Un peu ironique, un peu lasse.
Je sais que même dans le monde de la langue, il faut encore traduire ce qu'on est.
Même là où les langues sont censées nous rassembler.

***

Effondrement de la communication.

On roulait vite.
Pas par plaisir. Par consigne.
Un visa de transit, dans un pays encore sous rideau de fer : c'était un compte à rebours.
On avait six heures pour traverser. Ni plus, ni moins.
Pas de détour. Pas d'arrêt inutile.
Pas même un pique-nique.

À bord de la VW orange, l'ambiance était tendue.
On regardait la montre autant que la route.

Et soudain, une silhouette au milieu du bitume.
On a ralenti, inquiets.
Ce n'était pas un barrage. C'était une femme.
Elle faisait signe. Elle semblait seule.

Sur le bas-côté minuscule, elle nous demande de la suivre.
Pas un mot qu'on comprenne. Juste des gestes.

La voiture était là. Garée.
Quelqu'un a dit :
— Et si c'est un piège ?
Mais on a suivi.

C'était une famille. Un couple, deux enfants.
Le plus jeune dans les bras du père.
Le plus grand… allongé.
Sur l'herbe, près d'un ruisseau.
Inconscient. Peut-être pire.

Ils avaient essayé l'eau. L'ombre. Rien.

On a tenté de comprendre.

On parlait anglais, français, un peu d'allemand, un peu d'italien.

Rien ne passait.

Eux parlaient une langue inconnue. Ou trop déformée.

On gesticulait. On s'approchait. On s'écartait.

On regardait ce garçon qui ne se réveillait pas.

On ne savait pas appeler.

On ne pouvait pas aider.

On ne trouvait même pas les mots pour dire qu'on était désolés.

Eux non plus n'étaient pas de ce pays.

Eux aussi étaient en transit.

Eux aussi, hors langage.

Alors on est repartis.

Le cœur en vrac.

Avec cette pensée étrange :

Pourvu qu'un militaire nous arrête.

Qu'il demande pourquoi on a traîné.

Qu'on puisse au moins lui montrer l'endroit.

***

Témoin

Tendue. Presque immobile.
Les mains nouées dans son manteau.

On lui avait dit de dire ce qu'elle avait vu.
Elle essayait.
Les mots venaient lentement, accrochés les uns aux autres dans un long soupir.
Sa langue ne laissait pas d'espaces : il fallait tout écouter, ou rien ne faisait sens.

Elle répétait. Encore.
Toujours les mêmes phrases.
Toujours les mêmes trois images : une voiture, un bruit sec, une silhouette.
Pas plus. Juste ça, en boucle.

J'ai attendu. Écouté.
Puis je lui ai demandé doucement s'il y avait autre chose.
Elle a dit non. Elle a baissé les yeux.

Je me tourne vers l'avocat. Je traduis :
— Elle dit qu'elle a vu une voiture grise percuter le trottoir.
Qu'un homme en est sorti.
Qu'il est parti vite.
Et que c'est tout ce qu'elle peut dire.

Il me regarde, fronçant les sourcils.
— C'est tout ? Elle a parlé longtemps pourtant…

Je suis restée silencieuse un instant.
J'étais jeune. Je doutais.
Et pourtant, j'avais écouté chaque mot.

Je lui ai dit :

— Elle a répété les mêmes choses, plusieurs fois.

Elle n’a rien d’autre à ajouter.

Il a noté sans me répondre.

Je me suis tue.

Mais en moi, quelque chose s’est solidifié ce jour-là :

Ce n’est pas parce qu’on parle beaucoup qu’on dit plus.

Et ce n’est pas parce que je dis peu que je trahis ce qui a été dit.

***

Juste à côté de l'église

Témoignage anonyme – récit de mémoire et de silence

Chaque année, on commémore la fin de la Seconde Guerre mondiale, on dépose des gerbes, on sonne les cloches Et pourtant, certains silences, eux, n'ont jamais cessé.

Ce texte n'est pas un récit de guerre. C'est un souvenir d'enfance. Mais il s'inscrit dans une continuité de mémoire, là où les cicatrices du passé se croisent avec d'autres blessures, plus silencieuses, plus insidieuses : celles de l'exclusion.

Nous avions quitté la ville pour nous installer dans un petit village de 200 ou 300 habitants. l y avait une école, une seule classe pour tous les niveaux, de la première à la sixième primaire. Le maître d'école, seul, enseignait à une vingtaine d'élèves.

Un jour, toute la classe fut invitée à l'anniversaire d'une élève. Elle habitait à l'écart du village, dans une maison entourée de bois, près d'un étang. Les parents avaient organisé un covoiturage. C'est même le maître qui nous y avait conduits, mon père étant au travail. Je me souviens de la maison, vaste, et de notre sortie au bord de l'étang. Tout le monde y était, tout s'était déroulé naturellement.

Quelques semaines plus tard, c'était l'anniversaire de ma sœur aînée. À notre tour, nous avons invité toute la classe. Nous avions préparé le goûter avec soin, dressé une table. Mais personne n'est venu.

Nous avons attendu des heures sans toucher au gâteau. Vers la fin de l'après-midi, une adolescente du village qui ne fréquentait plus l'école et que nous n'attendions pas est arrivée. Elle a expliqué, sans gêne : « On m'a dit qu'il y avait une famille étrangère qui était arrivée dans le village, alors je voulais voir à quoi ça ressemblait. »

Ce n'était donc pas vraiment pour l'anniversaire. C'était surtout de la curiosité. Mais au moins, elle était venue. Elle a souri, partagé le gâteau, passé du temps avec nous. Elle a été présente là où tous les autres avaient choisi de ne pas l'être.

Notre maison était sur une des rues principales du village, juste à côté de l'église Du moins, de ce qu'il en restait. Derrière notre jardin, il y avait un terrain vague recouvert de gravats.

Enfants, nous y jouions. Ce n'est que bien plus tard que nous avons compris qu'il s'agissait des ruines de l'ancienne église, détruite pendant la bataille des Ardennes. La nouvelle église, construite en 1969, se trouvait juste en face de notre maison. Chaque véhicule entrant dans le village passait devant chez nous, devant les gravats, devant cette histoire enfouie que personne ne voulait nommer.

Quand on est enfants, on ne comprend pas tout, mais on ressent. Le regard des autres, les non-dits, l'évitement. Ce jour-là, en voyant que personne ne venait, j'ai compris autre chose. Que les invitations ne suffisent pas quand on n'est pas invité à appartenir.

Ce n'était qu'un anniversaire. Ce n'était qu'un village. Mais pour moi, c'est resté le symbole d'un silence plus grand. Un silence collectif, tissé d'héritages qu'on ne veut pas voir, de blessures qu'on nie, de différences qu'on refuse de reconnaître.

Et aussi, parfois, d'idées toutes faites. On nous regardait comme si l'Histoire nous collait à la peau — une Histoire qu'on nous attribuait sans même la connaître, sans même chercher à comprendre.

Il y avait aussi un autre silence, celui qui entourait la visite de cet homme de ma famille. Lui, il avait combattu en Corée, aux côtés des soldats Belges. Il était venu nous rendre visite dans ce village, dans cette maison, une seule fois. Et personne n'avait posé de questions. À peine quelques regards curieux, mais aucun mot. Comme si cet aspect de son histoire n'existait pas, ou qu'il n'avait pas sa place ici.

Il est resté des heures assis dans le jardin, face au terrain vague, là où l'église avait été, là où il ne restait que des gravats. Rien n'a été dit. Aucune question, aucun regard plus insistant. Le silence était total, comme si cette part de son histoire n'avait pas de lien avec le lieu, avec ce village.

Peut-être que les villageois n'avaient jamais imaginé que des gens comme nous — d'origine étrangère — avaient combattu aux côtés des leurs. Que nous étions dans le même camp, partageant la même cause. Et pourtant, cela n'a rien changé : le rejet était là, intact.

Nous étions là, juste à côté de l'église.

Témoignage partagé dans le cadre d'une démarche de mémoire et de reconnaissance. Paul Eluard

***

« Il y a des mots qui font vivre. »

— Paul Éluard

III — Normes, débrouilles, transmissions

- La petite culotte
- La voix du besoin
- Même les chiffres ont des fautes
- Röntgen

Interlude : Chanter Frère Jacques

La petite culotte

Quand mes nièces venaient passer du temps chez moi, c'était toujours joyeux.
Être tante, c'est n'avoir que le meilleur : les jeux, les rires, les goûters.
Pas de devoirs, pas de conflits. Juste le plaisir.

Un jour, l'une d'elles me demande si j'ai des poupées.
Elle en avait plein, elle les adorait.
Je lui dis que non, que je suis adulte maintenant, et que les adultes ne jouent plus à la poupée.

Et puis… je me souviens J'en ai gardé une. Une seule.
Une poupée oubliée depuis longtemps dans une armoire.

Je vais la chercher.
Elle date de 1972.
Une poupée comme on n'en fait plus : grande, droite, avec de longs cheveux blond très clair, presque blancs.
Elle porte toujours sa robe d'origine : brune, courte, avec un col Claudine blanc et une rangée de petites fleurs imprimées le long de l'ourlet.
Elle ressemble aux enfants des catalogues de mode des années 70, encore marqués par les années 60 : mini-robe et innocence stylée.

Ma nièce la prend avec curiosité. Elle veut l'habiller. Elle soulève la robe.
Et soudain, elle pousse un cri étouffé :
— Mais… ma tante ! Elle n'a pas de petite culotte !!

Je la regarde. Son visage est choqué, presque scandalisé.

Moi, j'éclate de rire.

— Elle est toute nue en dessous ! insiste-t-elle, très sérieuse.

Et là, je comprends.

Dans son monde à elle, toutes les poupées ont des sous-vêtements cousus d'office.

Dans le mien, on n'y pensait même pas.

Cette poupée avait passé quarante ans tranquille, dans sa robe fleurie, sans que personne ne lui reproche sa liberté.

Mais ce jour-là, elle a croisé une norme nouvelle — et elle a été jugée.

***

La voix du besoin

Certains longs voyages, je les faisais avec un oncle.
C'étaient des traversées sans détour, dans des pays où tout se comptait : kilomètres, heures, visas.
Les frontières se franchissaient au pas.
Parfois, on roulait en convoi, escortés de militaires armés.

Le passage était minuté. Le visa aussi.
On ne pouvait pas traîner.

Un jour, au beau milieu de l'un de ces pays, nous sommes tombés à court de nourriture.
Aucun commerce en vue.
Et personne ne parlait anglais — pas même nous, ou si peu.
Le paysage défilait sans promesse : villages rares, silences froids.

Alors mon oncle a dit :
— On ne peut pas rester là. Je vais aux infos… et au ravitaillement.

On l'a regardé, un peu inquiets.
Il ne parlait pas un mot de la langue locale.
Et pourtant, il est parti.

Il a mis du temps à revenir.
Une demi-heure. Peut-être plus.

Puis il est revenu avec du pain frais, quelques légumes, et un sac de provisions.
Et en plus, l'air détendu.

Surpris, on lui a demandé :
— Mais comment t'as fait ?

Il a souri :
— En marchant, je suis tombé sur un petit marché.
J'ai dit les mots. Les noms des aliments, à voix haute.
Quelqu'un m'a compris. Il m'a indiqué une boulangerie.
J'y suis allé. Et comme j'étais étranger, on m'a offert un petit-déjeuner.

Du thé, du pain chaud, de la confiture.
Ils étaient gentils. J’ai pris le temps.

Nous, on n’aurait jamais osé.
Crier dans la rue : « Pain ! Lait ! Tomates ! »
On ne nous a jamais appris à demander comme ça.

Mais lui, il avait confiance.
Dans le corps, dans la voix, dans le besoin.
Et ce jour-là, le besoin a parlé — et a été entendu.

***

Même les chiffres ont des fautes

Je travaillais comme secrétaire pour un ingénieur civil.
Les rapports techniques étaient denses : formules chimiques, calculs, fonctions mathématiques.
On venait de passer de WordPerfect à Word.
Il fallait tout ressaisir, à la main.

Un jour, je repère une incohérence dans une formule.
Je relis. Je doute.
Je prends le dossier, vais le voir.

Je lui montre la ligne :
— Monsieur, il me semble qu'ici, il y a quelque chose de pas très catholique.

Il regarde, hoche la tête, et répond :
— Mademoiselle, non seulement ce n'est pas catholique, mais ce n'est pas orthodoxe non plus.

Il était d'origine russe.
Il n'avait jamais parlé de religion.
Mais sa réponse en disait long.

Même les chiffres peuvent faire surgir des questions de foi.

***

Röntgen

En classe d'allemand, un mot nous avait intrigués : **Röntgen**.

On lisait un dialogue à l'hôpital. Et ce mot ne collait pas.
Jusqu'à ce que la prof nous explique : **Röntgen**, c'est le nom de celui qui a découvert les rayons X.
En allemand, on utilise son nom pour dire « radiographie ».

Des années plus tard, à l'étranger, je dois passer une radio.
Je ne sais pas comment on le dit dans cette langue.
Je tends ma prescription, j'attends.

Une infirmière appelle : *Nom + Röntgen.*

Et là, tout se replace.
J'ai compris. Pas besoin de traduction.
La mémoire a fait le lien.
Et dans ce lien, une forme d'apaisement.
Comme si savoir nommer était déjà un soin.

***

Interlude — Frère Jacques, langue véhiculaire

Mon premier poste : faire le lien entre des équipes d'ingénieurs qui ne parlaient pas la même langue.
Certains travaillaient en français, d'autres en anglais.

L'équipe anglophone partageait mon bureau.
Après quelques jours, un petit groupe est venu vers moi, visiblement embarrassé.
Ils avaient une requête. Je les ai encouragés à parler.

— Tu parles très bien le français, non ? m'a dit l'un d'eux.
— Oui, j'ai grandi ici. J'ai étudié en français. C'est ma langue.
— Est-ce que… tu accepterais de chanter ?

J'ai cru à une blague. Mais non.

— Il y a une chanson… Jak… quelque chose…
— Frère Jacques ?
— Oui ! C'est ça ! C'est connu !

Alors je l'ai chantée doucement.
Frère Jacques, dormez-vous, dormez-vous…

Ils écoutaient avec des sourires d'enfants.

Le prestige de la langue française.

***

IV — Confiance, reconnaissance, appartenance

- Des signes discrets

- Invitation à appartenir

- Je ne traduis pas les mensonges

Interlude : Fête du travail – ne pas travailler

Des signes discrets

La première fois, c'était au téléphone, dans mon tout premier emploi. J'avais été engagée pour mes connaissances linguistiques, mais j'avais vite compris qu'on m'avait surtout sous-payée, en profitant de mon enthousiasme de débutante. Un jour, on me transfère un appel venu d'Amérique. C'est « le tout grand patron », me dit la secrétaire du directeur, qui ne parle que le français.

Je prends l'appel. Et je ne comprends pas un mot. L'homme parle vite, avec un accent que je ne connais pas. Je reste calme. Je lui demande de répéter, poliment, deux, trois fois. Je finis par comprendre, note tout avec soin, et transmets l'essentiel à mon directeur.

Quelques semaines plus tard, ce patron vient nous rendre visite. Il passe dans mon bureau, se présente. Je fais de même, et je m'excuse de lui avoir fait répéter, ce jour-là, au téléphone.
Il me répond :
« C'est moi qui devrais m'excuser. Je ne parle qu'une seule langue. Vous, vous en parlez plusieurs, et c'est admirable. »

—

La deuxième fois, c'était dans un autre poste, dans les hautes sphères administratives. Une collègue allait avoir un bébé. On organise une cagnotte, un cadeau. Le chef vient dans mon bureau et me demande de m'en occuper. Je n'aime pas ça, mais j'accepte. J'achète les fleurs, le cadeau, je prépare la carte, j'établis un décompte précis, je garde les tickets, je rends la monnaie.

Je reviens dans le bureau du chef avec tous les justificatifs. Elle regarde, et me dit simplement :

« Tu n'avais pas besoin de faire tout ça. Si je t'ai demandé, c'est que je savais que ce serait bien fait. »

—

La troisième fois, c'est plus léger. Toujours au bureau, dans un service où les collègues sortent souvent pour des réunions, des missions. Un jour, j'entends une conversation entre deux supérieurs: ils se demandent si quelqu'un reste au bureau, en cas de besoin. L'un énumère quelques noms. L'autre ajoute : « Et ici ? »

Et j’entends, juste avant que la porte ne se referme :

« Léa est là. »

Puis, en s’éloignant dans le couloir :

« Alors c’est bon. La maison est entre de bonnes mains. »

Ils ne savaient pas que j’entendais.

Et moi, je n’ai rien dit.

Mais je m’en souviens.

***

Invitation à appartenir

« Il est des invitations qui ne disent pas seulement : entrez. Elles murmurent :vous avez votre place.»

Pendant un mois, j'ai eu la chance de publier ici, sur Mediapart. Cette invitation à « appartenir » à cette plateforme de référence a été un honneur et une reconnaissance importantes.

Je tiens à exprimer ma profonde gratitude envers Mediapart pour m'avoir ouvert cet espace d'écriture. J'y ai trouvé un lieu d'écoute, de pensée, de mémoire partagée.

Écrire ici m'a permis de déposer quelques fragments de vécu, des récits silencieux, des regards personnels — sans avoir à en justifier l'existence.

Merci pour cette confiance. Merci pour cette hospitalité.

Ce mois se termine. Mais les mots, eux, continuent de circuler.

***

Je ne traduis pas les mensonges

Elle est rentrée ce jour-là, plus fatiguée que d'habitude.
« Maman, il ment. Et il me dit de traduire son mensonge. Je ne fais pas ça. »

Ma sœur aînée ne haussait pas la voix. Elle disait les choses comme elles sont.
Elle aidait souvent à traduire, parce qu'elle était douée, patiente, digne de confiance.
Les gens venaient la chercher quand les papiers étaient trop compliqués, quand l'administration ne comprenait pas leur français, quand il fallait remplir un formulaire ou parler à un avocat.
Gratuitement, toujours.

Elle avait accompagné une jeune veuve. Son mari était mort dans un accident de voiture sur le chemin du travail.
Elle ne comprenait rien à ce que disaient les assurances.
Ma sœur y est allée, plusieurs fois.
Elle a tout fait pour que cette femme puisse se faire entendre.
Et à la fin, la dame a obtenu une indemnité.
À son niveau, c'était une fortune.

Les voisins ont parlé.
On s'est rendu compte que le décès sur le trajet pouvait "rapporter gros".
Et les sollicitations ont afflué.
Toujours gratuites, bien sûr.
Sauf que certains demandaient plus qu'une traduction.
Ils voulaient qu'on arrange les faits.
Qu'on transforme un retour tardif en déplacement professionnel.
Qu'on insinue la faute du patron.

Ce jour-là, ma sœur a compris.
Ce n'était plus de l'aide qu'on lui demandait, mais une trahison.
Et elle a dit non.

Je suis sa cadette.
Je n’ai pas eu à réfléchir longtemps.
Ce n’était pas une leçon. C’était une ligne.
Invisible mais claire.

Des années plus tard, je travaillais dans un bureau avec une équipe d’ingénieurs.
Une moitié venue d’Amérique, l’autre d’Europe.
Tous parlaient anglais.
Sauf le directeur, francophone exclusif.
J’étais la passerelle.

Un jour, le directeur est venu me voir.
Il m’a demandé, doucement, de lui rapporter régulièrement , ce que disaient entre eux les ingénieurs dont il ne comprenait pas la langue.
Ce qu’ils pensaient peut-être.
Rien de pressant, juste… savoir.

J’ai été surprise, mais ma réponse est venue tout de suite :
— Non. Je ne fais pas ça.

Il a souri, un peu gêné.
A brodé, peut-être.
Je l’ai regardé.
— Ce n’est pas à moi qu’il faut demander ce genre de choses.

Il n’a rien dit et il est parti.

On croit souvent que les interprètes, ou ceux qui comprennent les deux mondes, n'ont qu'à faire passer les mots.
Mais parfois, ces mots valent trop. Ou pas assez.
Et dans ces moments-là, ce n'est pas la langue qui compte, mais la position qu'on choisit.
Du bon côté de la phrase.
Ou pas.

Moi, j'ai choisi.
Comme elle.

***

Interlude : Fête du travail – ne pas travailler

C'était l'équipe américaine cette fois. On approchait du 1er mai.

Je dis, naturellement :

— Le 1er mai, ça ne va pas. Je ne viens pas travailler.

— Ah, tu as pris congé ? me demande l'un.

— Non, c'est férié. Congé pour tout le monde.

Ils se regardent, un peu surpris.

Puis l'un lance, mi-sérieux :

— C'est bizarre, non ? Fêter le travail… en ne travaillant pas.

Je n'ai pas su quoi répondre.

Je ne mesurais pas encore tout ce que cette date pouvait évoquer :

Socialisme, luttes ouvrières… et soupçon de communisme.

Dans leurs yeux, ce jour férié sentait la subversion.

Dans les miens, c'était juste un jour sans réveil matin.

***

V — Glissements, malentendus, inventions

- Traduire un livre en deux jours

- La fête du mouton

- Le téléphone de poche

Interlude : Ce jour-là, j’ai mis des fraises dans les soudures

Traduire un livre en deux jours

Elle est arrivée avec un sourire, un livre à la main, et ce ton amical des retrouvailles.
On ne s'était pas vues depuis au moins dix ans.

On discute, on se raconte nos vies, nos détours, nos petits succès.
Puis elle me parle de ce livre qu'elle a accepté de traduire, du français vers l'anglais.
Cela m'étonne : normalement, on traduit vers sa langue maternelle.
Mais bon, chacun sa méthode.

— Tu pourrais m'aider ?

Je suis surprise. Ce week-end, c'était pour se retrouver.
Pas pour faire de la traduction à la chaîne.
Elle voit mon hésitation et insiste :

— Toi, tu es habituée. Tu as fait des études là-dedans. Tu parles deux langues depuis toujours. Ce sera facile pour toi.

Elle n'avait aucune idée du travail que demande une vraie traduction.
Lire, comprendre, chercher, documenter, structurer.
Ce n'est pas taper des mots en miroir.
C'est écrire un texte nouveau, fidèle à l'autre.

Ce jour-là, j'ai compris que pour beaucoup, traduire, c'est comme faire la vaisselle : tout le monde pense savoir faire.

***

La fête du mouton

Aux infos, un jour :
« Demain, ce sera la fête du mouton. »

Je ne comprenais pas.
Une fête ? Un mouton ?
J'avais beau chercher dans mes souvenirs d'école, de calendrier, d'histoire générale : rien.
Je doutais presque de ma culture générale.

Et puis, en croisant les dates et les traditions, j'ai compris.
La fête religieuse. Celle que je connaissais depuis toujours.
Rebaptisée, par simplification — ou par ignorance.

La fête du mouton…
Comme si l'animal était au centre.
Comme si le rite ne portait plus de sens.
On effaçait le mot « sacrifice », trop chargé, trop connoté, trop religieux peut-être.
On gardait l'image du mouton.
C'était plus "grand public".

Ce raccourci m'a choquée.
Non pour une question de foi, mais parce que cela disait autre chose :
Ce qu'une société choisit de nommer, ou pas.
Et comment, à force d'économie de mots, on vide les rites de leur portée.

***

Le téléphone de poche

GSM, portable, mobile…
Trois mots pour le même objet.
Et dans d’autres langues, on dit : téléphone de poche.

C’est beau, non ?
Un téléphone qui tient dans la poche.
Qui accompagne.
Qui tient dans la main, comme un secret.

Chaque mot choisi raconte une époque.
GSM, c’était la technique, le réseau.
Portable, c’est l’usage.
Mobile, c’est le mouvement.
Et de poche, c’est l’intimité.

Ce n’est pas qu’une question de langue.
C’est un miroir culturel.
Une manière de dire ce que cet objet est devenu pour nous.
Un outil, un lien, un refuge parfois.

Et derrière chaque nom, une petite traduction du monde.

***

Interlude : Ce jour-là, j’ai mis des fraises dans les soudures

Je traduisais des fiches techniques sur les procédés de soudure.
Des *process sheets* pleines de termes inconnus, que j’ai appris sur le tas.

Un jour, je tombe sur un mot qui, en français, se traduit par *fraiser*, *fraisage*.
C’était un jour gris. J’ai eu une idée.

En anglais, j’ai mis *strawberry.*
Juste pour voir.
Juste pour respirer.
Juste une petite blague, au milieu du métal.

Quelques jours plus tard, des ingénieurs débarquent, document à la main, l’air un peu inquiet.
Ils ne parlaient pas français. Et là, ils bloquent :
— *Strawberry? Strawberry? What does welding have to do with it?*

J’ai tout expliqué : le mot français, le jeu de mot, le clin d’œil.
Ils ont soufflé. Puis ils ont ri. Mais un peu jaune.

Ce jour-là, j’ai compris : l’humour ne passe pas toujours l’épreuve du soudage.

Depuis, je traduis sérieusement.
Même quand ça me démange.

***

VI – Ce qu’on voit sans être vu

- La patate chaude

- Moins que les autres

- Celle qu’on voit

- Ce qu’il fallait pour réussir

***

La patate chaude

C’était une mission temporaire. Un contrat d’appoint, comme on dit.
Moi, je croyais que c’était pour aider — le temps d’un surcroît de travail.
Eux, ils avaient visiblement d’autres plans.

Dès la deuxième semaine, les dossiers les plus épineux atterrissent sur mon bureau.
Dossiers “historiques”, comme ils disent, où plus personne ne veut mettre les mains.
Moi, je les prends. Je bosse. Je dénoue, je classe, je réponds.
Et eux, ils font leur routine.
Cool. Tranquille.

Un jour, en réunion, on évoque un problème récurrent. Un vrai casse-tête.
Qui va s’en charger ? Qui a le temps ?
Un des supérieurs, l’air de rien, lâche :
— Ben… Soni va le faire.

Je me retourne. Je ne comprends pas.
Je suis l’intérimaire. Je n’ai ni le grade, ni la visibilité.
Les autres aussi sont là. Plus stables. Plus gradés.

Il insiste, en souriant :
— On va lui refiler la patate chaude.
Puis, comme une évidence, presque détaché :
— Elle est là pour ça, non ?

Et là, je comprends.
Je ne suis pas là pour aider.
Je suis là pour encaisser.
Je suis devenue la solution invisible à tous leurs encombrements.

Ce jour-là, je n’ai rien dit.
Mais quelque chose s’est figé en moi.
Ce n’était pas un oubli. C’était un glissement organisé.

Quand les statuts protègent les uns,
c’est souvent parce que d’autres, sans statut,
portent le poids sans rien dire.

***

Moins que les autres

C’était une boîte réputée.
Un contrat signé, pas un remplacement.
Je travaillais au milieu de juristes — pointus, diplômés, certains très sûrs d’eux.59
Moi, je n’étais pas juriste. Mais je savais ce que je savais.

Un jour, la discussion glisse sur la littérature.
Un nom surgit : Georges Simenon.
Je glisse, sans insister :
— Simenon, c’est un auteur belge. Comme moi.

On me regarde, un peu étonné.
Puis quelqu’un me contredit :
— Non. Simenon est français.

Je précise :
— Il est né à Liège. Il est belge. C’est une évidence.

Mais rien à faire.
Ils insistent. Ils sont plusieurs.
Des juristes. Donc ils savent.

Moi, je ne suis pas juriste.
Donc je ne peux pas savoir.

Ils avaient décidé que ma parole ne comptait pas.
Même sur ce que je connaissais.
Même sur ma propre culture.

Je ne les ai pas convaincus.
Ils étaient trop nombreux. Trop certains. Trop entre eux.

Ce jour-là, j'ai compris que dire vrai ne suffit pas.
Encore faut-il le dire depuis le bon piédestal.
Et surtout :
ne pas avoir l'air de contredire ceux qui sont nés pour avoir raison.

***

Celle qu’on voit

C’était lors des grandes réunions.
Des événements officiels, multilingues, bien huilés.

Moi, je faisais l’accueil.
Je saluais, j’orientais, je répondais.
Je connaissais les lieux, les noms, les langues.
Mais je n’étais pas “la responsable”.

Elle, la vraie, était toujours là. À côté.
Mais les invités se tournaient vers moi.
Sans hésiter. Sans même regarder autour.

Peut-être ma façon de parler. Peut-être mon calme.
Ou peut-être parce qu’ils projetaient quelque chose.
Une compétence. Une autorité. Un rôle.

Alors je répondais. Je gérais.
Je faisais patienter les VIP, je souriais dans plusieurs langues,
je rattrapais les retards.

Puis j’ai compris.
Il ne fallait pas trop exister.
Pas trop en faire. Pas troubler la hiérarchie visible.

J’ai appris à me mettre en retrait.
À doser.
À être efficace mais effacée.
Présente, mais discrète.

Ce n’était pas moi qu’ils voyaient.

C’était une silhouette pratique.

Une image rassurante.

Une fonction temporaire.

Pas un nom.

Pas un poste.

Pas une place

***

Ce qu’il fallait pour réussir

Elle n’était pas cheffe. Mais elle se comportait comme si.
Assistante, installée depuis longtemps.
Elle avait ses habitudes, ses dossiers, son autorité installée par l’usure.
Et peut-être un peu par le vide.

Quand je suis arrivée, elle a senti quelque chose passer.
Je ne cherchais rien. Je faisais mon travail.
Mais je n’étais pas malléable. Pas intimidée.
Et surtout, j’avais plus d’expérience qu’elle.
Une langue française plus précise. Une autonomie naturelle.
Elle ne pouvait pas me traiter comme une stagiaire.
Et c’est ça qui la rendait nerveuse.

Elle devenait sèche. Elle contournait. Elle imposait.
Mais jamais frontalement. Elle savait que ça ne passerait pas.

Le responsable de l’équipe, lui, voyait tout. Mais ne disait rien.
Un jour, il a fini par me lancer, avec un sourire un peu flou :
— Toi, tu n’es pas une intrigante. Pourtant, tu viens d’un pays où les intrigues de palais, on connaît…

J’ai levé les yeux. Rien dit.

Plus tard, il a enchaîné, comme s’il me connaissait depuis toujours :
— Tu n’as pas d’ambition, toi.

Je lui ai demandé ce qui lui faisait dire ça.
Il m’a regardée, droit dans les yeux :
— Toi, tu ne couches pas. Ça se saurait.

C’était ça, pour lui, l’ambition.
Pas la compétence. Pas le calme. Pas la rigueur.
Le vrai mérite, dans sa tête, c’était une transaction.

Je suis restée un moment sans voix.
Pas par honte. Par lucidité.
Ce qu’il disait ne parlait pas de moi.
Ça parlait d’eux.

De leur façon de mesurer la valeur.
De leur manière de classer, de soupçonner, d’attribuer.
De leur peur des gens qu’ils ne peuvent pas modeler.

Moi, je venais juste pour travailler.
Mais ce n’était pas ce qu’ils attendaient.

***

« Trouver le mot juste, c’est retrouver l’équilibre du monde. »

— Madeleine Gagnon

***

Langues communes

I — Être mise là, trop tôt **5**

II — Langues absentes, langues impuissantes **17**

III — Normes, débrouilles, transmissions **29**

IV — Confiance, reconnaissance, appartenance **39**

V — Glissements, malentendus, inventions **49**

VI – Ce qu’on voit sans être vu **55**

Langues communes

Des échanges ordinaires.
Un regard, une phrase, une place à prendre — ou à refuser.
À l'accueil, dans une salle, un bureau, une langue.

Des fragments de vécu.
Rien d'inventé, rien de spectaculaire non plus.
Ces textes naissent de situations réelles.
Ils parlent d'invisibilité, de statut, de fonction.

De ce qu'on fait sans titre, parce qu'on est là.
De ce qu'on comprend sans qu'on vous le dise.
De ce qu'on donne, souvent, sans retour.

Langues communes :
ce sont les mots qu'on partage ou qu'on rate,
les gestes qu'on prête sans bruit,
et les silences qui traduisent à leur manière.

> « C'est étrange, les mots. Une fois qu'on les a dits,
> on ne peut plus les reprendre. »
> — *Haruki Murakami*

Langues communes

Texte et mise en page : *Soni Foto*
Première édition numérique – sans ISBN

Ce recueil est diffusé gratuitement.
Tous droits réservés.
Toute réutilisation doit respecter l'intégrité du texte et mentionner l'auteur·e.

Mis à disposition sous licence
Creative Commons Attribution – Pas de modification 4.0 International (CC BY-ND 4.0)

Pour consulter une copie de cette licence :
https://creativecommons.org/licenses/by-nd/4.0/deed.fr

Contact : sonifotocom@gmail.com

À propos de certaines publications antérieures

Cinq des textes de ce recueil ont été publiés une première fois en juin 2025 sur un blog personnel hébergé par Mediapart. Ils sont repris dans un souci de continuité et de circulation.

LibreOffice. Libre texte.
Soni Foto, 2025.